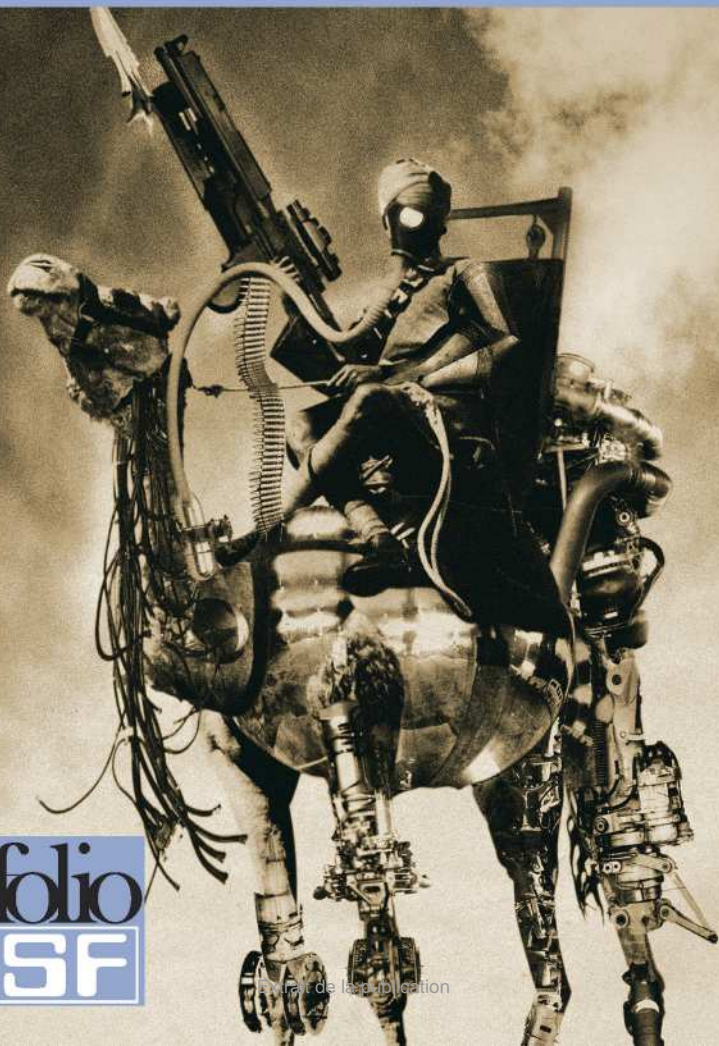


Jean-Pierre
Andrevon

Šukran



folio
SF

Extrait de la publication

FOLIO SCIENCE-FICTION

Jean-Pierre Andrevon

Šukran

Denoël

Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection
Présence du futur aux Éditions Denoël.

© *Éditions Denoël, 1989.*

Extrait de la publication

Né en 1937, Jean-Pierre Andrevon publie sa première nouvelle de science-fiction dans la revue *Fiction* datée de mai 1968, et son premier roman, *Les hommes-machines contre Gandahar*, l'année suivante. Écologiste antimilitariste, auteur d'une œuvre littéraire, critique et anthologique délibérément engagée, il s'emploie sans relâche à décrypter la réalité contemporaine, à dresser dans le détail le catalogue des errances d'une humanité à la dérive.

Abordant tour à tour la science-fiction, le fantastique, la littérature pour la jeunesse ou le thriller, Jean-Pierre Andrevon a écrit une soixantaine de romans et de nombreuses nouvelles. *Šukran*, thriller futuriste situé dans un Marseille envahi par les eaux montantes après une guerre moyen-orientale catastrophique, a remporté le Grand Prix de la Science-Fiction française en 1990, tandis que son plus récent roman, *Le monde enfin*, a reçu le prix Julia Verlanger en 2006.

PREMIÈRE PARTIE

VIGILE

CHAPITRE I

Je me suis planté devant la terrasse du *Zénith* et j'ai déballé mon instrument. J'ai fait ça discrètement, comme toujours, pour ne pas effaroucher les consommateurs, ni les mateurs. Le *Zénith* est un crunch dont la façade doit bien faire cinquante mètres de large. C'est un de ces nouveaux rapid-food qui ont fleuri juste après la guerre, ou peut-être bien pendant, et qui affichent une anglophonie de surface pour paraître chrétiens en face du débordement arabe gangrenant toute la côte en général et Marseille en particulier.

Mais je n'ai pas à entrer dans ces considérations de géopolitique profonde, même si je suis un enfant de cette géopolitique-là. Il était neuf heures du soir, ou un peu plus. Le ciel était vert au-dessus de la ville, avec des moirures jaunes vers l'ouest, où en principe le soleil se couche si aucun incident cosmique n'a changé cette vieille habitude. C'est une bonne heure, pas à cause des considérations poétiques que les couleurs célestes peuvent vous précipiter dans l'âme, mais parce qu'il y a foule à toutes les terrasses et dans toutes les places et rues

piétonnes du Nouveau-Frioul. La foule, ça veut dire quelques pétros contre quelques chansons. Ou contre quelques flammes avalées et recrachées, contre quelques aiguilles chauffées au rouge ou pas enfilées à travers les biceps, contre quelques pas de danse arrachés à coups de fouet à un singe pelé ou à un âne plein d'os, ou encore contre une autre sorte de danse pendant laquelle on enlève ses sept voiles, jusqu'à se faire mignouter par les mâles du premier rang.

Tout ça, oui. Mais moi c'est dans la chanson que je donne. Les flammes et les aiguilles, je n'ai jamais osé essayer ; les animaux ont des puces et il faut faire attention qu'ils ne crèvent pas tout à fait de faim. Quant à la danse, ce n'est pas encore dans mon plan quinquennal. Mais un jour, promis, j'y penserai... Un quidam m'a bousculé pendant que j'étais en train d'accorder mon guitarion. Il ne m'a pas dit pardon, c'est moi qui le lui ai dit. Enfin, du bout des lèvres. Qui sait ? Ce serait peut-être lui qui me donnerait le pétro de plus qui me permettrait de finir la soirée un peu mieux que dans la merde.

Le Nouveau-Frioul est le refuge des friqués, du touriste à l'individu d'affaires. C'est le domaine des Blancs, qui a poussé, grandi et prospéré sur le reste de la ville, laquelle n'a cessé de s'étendre en même temps qu'elle pourrissait, et ce bien avant la fin de la guerre (c'était seulement il y a six mois !), bien avant même son début (c'était seulement il y a quinze mois !). C'est le domaine des Blancs et, par extension, c'est aussi celui des Arabes qui ont

autant de pétros que les Occidentaux, et parfois beaucoup plus, ce qui a pour effet de gommer par miracle tout ce que leur faciès pourrait avoir de basané. Encore la géopolitique.

Bref, c'est devant ces gens-là que je chante, depuis que je me suis forcé la main pour retrouver ce petit talent du temps de ma lointaine jeunesse. Avant, ça s'appelait faire la manche. Aujourd'hui, on dit plutôt tasser la semelle, peut-être parce que cette activité conviviale s'est dégradée avec l'afflux de la concurrence.

Je commence toujours par une chanson douce, pour qu'on s'habitue à moi. Là, j'ai fait *Je te touche, ma douce, ma rousse...*, un truc écrit exprès, et quand je dis « écrit », je me comprends. J'ai récolté quelques cris d'oiseaux à cause du passage cochon du dernier couplet, et j'ai enchaîné sur du plus hard, avec *Quand je plane sous le ventre de mon deltaplane...*, qui n'est pas non plus piqué des vers, même si la rime reste parfois au vestiaire. J'ai eu droit à trois ou quatre bravos. Et j'ai enchaîné sur... La routine, quoi. Je n'ai pas des heures pour convaincre les affalés zénithois de m'allonger la pièce. J'ai juste une demi-heure. Si je la dépassais de quelques quarts de poil de trop, les rognures de la mafia des tasseurs de semelle me tomberaient sur le râble vite fait pour me tailler des boutonnières au mauvais endroit, comme ça m'était arrivé au début, du temps de mon innocence, quand je n'étais encore qu'un démo fraîchement largué du bled. Depuis

je pointe, et tout se passe à peu près bien de ce côté-là.

J'ai encore fait deux chansons, en essayant de ne penser à rien. J'avais les lueurs laser de la façade crunch dans les yeux ; les honorables consommateurs n'étaient rien de plus pour moi que des ombres. Un connard m'a encore bousculé, mais cette fois méchamment ; j'ai failli faire tomber mon guitarion. J'y tiens. Je l'ai fabriqué ; c'est un vrai instrument sur lequel je joue, vraiment, avec mes doigts, sur des cordes métalliques, même si elles n'ont que huit centimètres d'allonge. Et c'est moi qui programme les séquences d'accompagnement. Je suis un vrai artiste, j'y tiens, pas un de ces gugusses qui font semblant de tapoter sur des touches alors que le compact planqué dans leur caisse fait tout le boulot. Je me suis un peu énervé, j'ai dû lancer au brutal un nom d'oiseau qu'il m'a retourné, en accompagnant le mot de sa pogne qui s'est refermée sur le haut de mon bras. Je me suis secoué pour la forme, il y a eu un peu de chahut et de tumulte, les premiers rangs ont pris mon parti.

— Laisse-le, c'est un démo !

— Ça suffit, quoi, c'est un laissé !

Les mots magiques ont fait leur effet sur la trogne. Il m'a désalpagué et j'ai pu me rajuster. D'ailleurs je ne sais pas s'il avait une trogne, je ne l'avais même pas regardé en face. En tout cas, le temps avait passé, il ne me restait plus que les trois ou quatre minutes réglementaires pour une chanson. Mon répertoire est en général fait sur mesure pour la population assise et noctambule du

Nouveau-Frioul: un tiers de sentiments, un tiers de cul, un tiers d'exotisme et un tiers de rigolade, un mélange que Pagnol, un type du coin, n'aurait pas renié. La clientèle réclame cette marchandise-là, pas une autre. Avec le complexe « défaite de l'Occident », avec la parano ambiante d'une majorité franchouilleuse plus si silencieuse que ça, j'avais appris à me garder de la chanson engagée, et de toute autre sorte d'engagement synonyme de toute autre sorte d'emmerdes.

Mais là, quand même, j'étais à cran. Pour me défouler, je leur ai balancé *P'tit soldat de toujours*, une composition qui avait failli être un tube l'année précédente, du côté de Faya-Largeau, juste avant que ma compagnie... mais bon. Il y a des couplets que j'aime bien dans mon *P'tit soldat*, sans doute parce que je l'avais écrit avant d'avoir le cerveau réduit en choucroute par l'expérience coloniale. Comme :

*Une arbalète, un fusil, un laser
J'en ai rien à fout' c'est pas mon affaire...*

Ou encore :

*On m'a collé au trou à la Barcasse
Haute Sécu, la branlette et j'en passe...*

Enfin, vous voyez le genre. Je n'ai pas été ovationné mais, pendant que je commençais à me promener entre les tables, quelques mains ont claqué raisonnablement longtemps. Sans doute que leurs

propriétaires n'avaient pas compris les paroles. Mon guitarion en bandoulière et ma chéchia déchirée passée par-dessus mon treillis délavé, le vrai portrait-robot du démo, j'ai tendu mon chapeau, qui est une casquette de commando dont j'avais arraché les écussons. Des odeurs de frites, de viande grillée, de poisson rôti, montaient intolérablement dans la nuit grouillante. Au-dessus de la façade du *Zénith*, les holécrans continuaient imperturbablement à retransmettre en couleurs plus que crues des scènes qui l'étaient tout autant, avec des fat's qui faisaient en gros plan des choses répétitives avec des hommes, d'autres femmes, et divers animaux à grande langue et à grande queue, comme le loup du petit Chaperon vert. Le tour de table fini, j'ai regardé au fond de ma casquette. À vue de nez, j'avais dû récolter dans les quinze pétros. À la valeur pékinoise du pétro européenisé, je ne pouvais pas aller bien loin avec ça, et encore c'était de l'optimisme. Quand même, il y avait autre chose, au fond de mon galure.

J'ai déplié le billet, tout en lançant à la cantonade un discret « merci m'sieurs dames ». Il y avait seulement écrit, fluo sur le papier noir, *vous avez du talent — je peux vous parler ?* J'ai remisé le billet dans un des innombrables trous de mon trois-pièces avec vue sur mes côtes, en parcourant l'assistance des yeux. Je l'ai repérée presque tout de suite, sans mal ; elle me faisait signe du bras avec une belle énergie. Je me suis approché en louvoyant parmi les consommateurs. L'odeur de bouffe, qui montait de toutes ces tables munies

d'autocuisseur conçu par un industriel japonais sadique envers les affamés, devenait un véritable crime contre les droits de l'Homme.

Je me suis incliné vers la dame, avec un poli :

— C'est moi que vous désiriez voir ?

Elle a souri, de toute la largeur de ses lèvres qui devaient bien avoir les dimensions de la mer Rouge quand elle s'était ouverte devant Moïse, ou Abraham, je ne sais plus très bien. Elle était coiffée huronne, avec juste une longue mèche sombre, jaillissant du sommet épilé de son crâne à la manière d'un trombe de pétrole. Elle portait une robe moulante, rose, avec des trous partout. Mais contrairement à ce que j'avais sur le dos, c'était voulu. Et ce que montraient judicieusement lesdits trous était plutôt appétissant. C'était une fat' pas mal du tout. J'ai souri à mon tour. Elle m'a dit :

— Vos chansons ont de la personnalité. C'est vous qui les faites ?

Et, sans attendre la réponse, elle a ajouté qu'elle aimerait bien avoir une discussion cool avec moi, elle et son mari. Mon sourire n'a pas varié d'un degré. Pourtant le coup était rude, même s'il était prévisible : madame était avec son mari. J'avais eu beau, jusqu'alors, essayer de considérer la chose assise à côté d'elle comme un pot de fleurs ou un chat écrasé, c'était bel et bien un époux de la plus belle espèce, chauve et ballonné, qui devait avoir quinze ans de plus qu'elle, ou vingt-cinq. J'ai fait mine de m'avancer une chaise pour m'asseoir en leur auguste compagnie. La huronne m'a arrêté d'un geste.

— Accompagnez-nous donc chez nous. Nous y serons beaucoup plus tranquilles. D'accord ?

J'étais d'accord, bien sûr. Même si je ne l'avais pas été, mon estomac l'aurait été pour moi. Et la perspective d'avoir à passer une autre nuit sous la tente du Secours aux Démobilisés plaidait plus encore pour la capitulation sans condition. M. et Mme Machin se sont levés et je les ai suivis à travers le fumet des deux cents tables en action qui mettaient mes papilles au supplice et me faisaient monter les larmes aux yeux.

La Kasawaki 1029 de ces messieurs-dames nous attendait dans le parking souterrain du quartier. Je me suis retrouvé coincé entre eux deux sur la banquette swatch-swatch. La femme sentait bon et sa cuisse pesait contre la mienne. Monsieur a murmuré : « À la maison », et le véhicule a démarré silencieusement. Nous avons jailli du gouffre comme une fusée Polaris, et la voiture a très vite pris une bretelle de raccordement qui nous éloignait du Nouveau-Frioul et de son stupre, de tous ces friqués qui après la bouffe allaient se payer le 3-D, le sensitron, le sad-mas show, la cabine de massage bio-élec, sans parler de ceux qui préféreraient le crack ou le rocket pour s'envoyer en l'air bien plus haut que les lunes de Jupiter ou les galaxies tourbillonnantes. Le ciel avait perdu ses couleurs, il gardait juste dans la pelure brumeuse de son ventre la vague rosée montant des innombrables lumières de la ville. Je regarde souvent le ciel, une façon probablement d'éviter de savoir où je mets les pieds en marchant.

Là, je savais. Je suis pas une pute, comprenez-moi. Je veux dire : je joue pas les gitons, j'ai largement passé l'âge. Mais il y a les occasions comme celle-là. Alors je me laisse faire. Je laisse faire, voyez, m'sieurs dames ; et ça fait le vivre et le couvert pour une nuit. Et puis elle sentait bon. Elle se collait de plus en plus à moi, profitant des virages serrés que le cyberdriver de la Kawasaki imposait à son corps programmé. Nous foncions dans la nuit rose sur une voie à grande vitesse qui survolait les toits de l'interminable et hideuse banlieue nord-est de Marseille, je sentais la pointe durcie d'un de ses seins forer un cratère dans ma poitrine après avoir trouvé un chemin à travers les trous conjugués de nos vêtements. Elle a posé une main volontaire sur ma cuisse. Le grand jeu allait commencer sur les coussins ? La voix essoufflée du pot de fleurs m'a tiré de l'engourdissement aimable où je commençais à sombrer.

— Alors, dites-nous... vous êtes un de ces démobilisés, n'est-ce pas ?

Il avait une voix qui lui ressemblait. Mais j'ai répondu poliment que j'étais un démo, oui, un laissé, comme on disait aussi depuis qu'un grand organe de presse (de gauche) avait titré un jour sur LES LAISSÉS-POUR-COMPTÉ DE LA PRÉTENDUE CROISADE ANTI-ISLAMIQUE...

— Et comme ça vous n'avez rien retrouvé en rentrant ? a poursuivi le chat écrasé. J'ai répondu tout juste auguste, mais avec d'autres mots. Il savait tout ça, bien sûr, l'époux. Il savait que j'avais fait partie du corps expéditionnaire euro-

péen que des fous galonnés et d'autres fous en civil bien pires que les premiers avaient lancé en terre moyen-orientale pour casser les reins à la naissante et rogneuse Fédération panislamique, et qui avait dû se retirer la queue entre les jambes après onze mois de panade parce que les cow-boys, les cosaques et les bridés s'étaient brusquement mis à s'entendre pour nous faire les gros yeux avec AIDS et KRAFT en guise de lunettes. Il savait tout ça, et mieux que moi, sûrement, parce que moi, dans tout ça, j'avais été moins que Fabrice à Waterloo. J'ai failli lui en faire la réflexion, mais failli seulement parce qu'il aurait été capable de me demander si Fabrice n'avait pas été un pote à moi mort pour l'Occident; et puis, encore une fois, j'avais un rôle à jouer pour gagner ma soupe, et pas uniquement au pageot. Alors j'ai seulement dit qu'effectivement j'avais pas retrouvé de boulot en rentrant, comme trois millions d'autres démos largués qui étaient allés rejoindre le flot des huit autres millions de chômeurs qui attendaient sur le sol de la Nation. Et j'ai soupiré, pour faire le compte. Pour autre chose aussi: la main de madame, qui n'était pas ma sœur, avait quitté ma cuisse pour carrément se poser sur la culotte de zouave, là où il n'y a pas besoin de faire de la gonflette pour entrer en extension.

— Oublions donc ces histoires de chômage! a-t-elle susurré. Vous avez fait la guerre, alors... Comme c'est passionnant. Vous nous raconterez tout, n'est-ce pas?

J'ai fermé les yeux. La main s'était refermée sur mon avantage — le seul que j'ai, avec mes chansons. Ça aurait pu être la main de n'importe qui, et celle-là était douce et savante. J'ai murmuré :

— Je vous raconterai tout, madame, en long et en large.

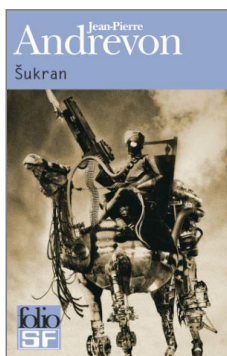
J'ai senti la voiture ralentir puis s'arrêter. On était arrivé at home. La main, elle, ne ralentissait pas. J'étais embarqué dans une nouvelle aventure. Mais j'étais loin de me douter laquelle.

CHAPITRE II

Mon séjour chez la huronne et son huron n'a pas duré très longtemps. Au départ, ça ne s'emmanchait pourtant pas trop mal, si vous voyez ce que je veux dire. Non, vous ne voyez pas : en fait la fat' m'avait lâché *in extremis*, juste avant le moment où je n'aurais plus répondu de rien rapport aux taches sur les coussins. Elle ne m'avait repris qu'une fois vautrés en chœur sur son canapé dans un vivoir au goût du jour, c'est-à-dire moche et douloureux pour les yeux à cause de tous les serpentins laser qui s'y entrecroisaient, situé au sommet d'un donjon moyennement fortifié. Le monsieur nous avait servi à boire. J'aurais préféré à manger, à manger beaucoup, et tout de suite, mais je m'étais dit que ce serait pour après. Mais après quoi? L'époux s'était serré contre moi sur mon flanc libre. J'aurais préféré qu'il garde ses distances, surtout que son haleine ne fleurait pas bucolique. Il m'a demandé de raconter, de raconter, de raconter...

Alors j'ai sorti de ma mémoire quelques séquences parmi les plus folkloriques de mon séjour dans le 73^e régiment d'infanterie mixte

LES PORTES DE GANDAHAR
LES REBELLES DE GANDAHAR
L'EXILÉ DE GANDAHAR
CINQ ANGUILLES DANS UNE BOTTE D'HUMAINS
LE PETIT GARÇON QUI VOULAIT ÊTRE MORT
LE DERNIER DIMANCHE DE MONSIEUR LE
CHANCELIER HITLER
LE JOUR DU GRAND SAUT
CAUCHEMAR... CAUCHEMARS!
GUEULE DE RAT
LE PARKING MYSTÉRIEUX
LA NUIT DES BÊTES
FIN D'APRÈS-MIDI
BLANCHE EST LA COULEUR DES RÊVES
BUVEURS DE VIE (KOFI ET LES BUVEURS DE
VIE)
GORILLES EN PÉRIL: PLANÈTE VERTE
UNE NUIT DANS LA TOUR DE VERRE
PAPY END
L'AMOUR COMME UN CAMION FOU
DE VAGUES ET DE BRUME
LA FÉE ET LE GÉOMÈTRE
LE MÉTÉORE DE SIBÉRIE
L'AFFAIRE DU CALMAR DANS LE GRENIER
HYDRA



Šukran

Jean-Pierre Andrevon

Cette édition électronique du livre
Šukran de Jean-Pierre Andrevon
a été réalisée le 30 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070349722 - Numéro d'édition : 154985).

Code Sodis : N50533 - ISBN : 9782072454479
Numéro d'édition : 236326.